

Qu'elle est gracieuse et jolie aussi, lorsque, souriante au bras de sa mère, câline comme une enfant gâtée, elle fait, d'un pas que le roulis et le tangage rendent incertain, sa promenade sur le pont !

10 heures 1/4. – Nous sommes à hauteur de Bonifacio. Nous en passons assez loin, mais on le voit très distinctement sur son rocher à pic.

Je me rappelle en ce moment mon voyage en Corse, à bicyclette aussi, Bastia, Bonifacio, Ajaccio, Corte, Calvi, Saint-Florent, et les dix beaux jours que j'y ai passés. Je souhaite que celui-ci soit aussi heureux et agréable.

Voici maintenant, la Sardaigne. Ses côtes montagneuses, entaillées de gorges profondes, nous apparaissent comme une haute muraille percée de larges meurtrières.

Promenade et bout de conversation avec un jeune Syrien venant de France et retournant à Alep. Il parle couramment le français. J'apprends qu'il est chrétien, et qu'en cette qualité il est, comme les Juifs, exempt de service militaire en Turquie. Mais de douze à soixante-dix ans, il doit payer un impôt de cinq francs chaque année : c'est la taxe par an et par tête.

Il parle avec plaisir de Napoléon « troisième » que les Syriens vénèrent, dit-il. Ils n'ont pas oublié, comme d'autres, ce qu'il a fait pour eux, et lui sont reconnaissants de les avoir secourus contre les Druses.

J'ai emporté un appareil photographique dont je sais fort peu me servir. Je ne ferais peut-être pas mal de m'exercer pendant cette longue traversée.

Le soir, j'essaye de transformer ma cabine en chambre noire : les draps, la couverture, le traversin, mon veston et ma culotte, tout y passe. Je travaille jusqu'à onze heures. Puis je me couche ; il était temps ! Je sens que ma tête tourne et que mon dîner n'est pas casé à son gré. Heureusement, sur l'oreiller, ma tête redevient solide ; mon dîner trouve sa place, et je dors comme un loir.

Sur son passage, les troupes, par trois fois, poussent un cri prolongé : « *Binn yâcha, padischah chimiz !* Qu'il vive, notre empereur ! » Les officiers portent la main au fez. Le Sultan salue la foule avec un triste sourire.

Derrière la voiture impériale, un deuxième défilé, en tête duquel marche un petit prince de sept à huit ans, suivi de deux aides de camp aussi grands que lui. Il est officier de la marine impériale depuis deux jours et porte gentiment son bel uniforme et son grand sabre.

Le Sultan entre dans la mosquée. Je ne vois personne entrer avec lui.

Près de nous, dans une loge réservée, tous les eunuques du palais sont enfermés. (Il leur est interdit de se montrer quand le Sultan passe.) Ils bavardent comme des femmes dont ils ont la voix flûtée. Il y en a de tout âge et de toute taille.

Les eunuques ont une solde très élevée que les femmes dont ils sont les gardiens doublent généralement pour payer leur silence. (J'ai dit plus haut que dans les grands yeux des femmes turques, voilés de gaze fine, brûlent tous les feux du soleil d'Orient.) Ils forment une classe privilégiée et ont leur « grand eunuque » tout comme il y a le « grand écuyer », le « grand vizir » ! C'est encore une bien mince compensation ! – On les enlève et on les fait eunuques généralement très jeunes. Malgré cela, la proportion de ceux qui meurent, à la suite de leur mutilation, est relativement considérable.

Puisque j'ai parlé des eunuques et de leur service, je dirai en passant que la femme turque, maintenant, n'est plus tout à fait une esclave. L'homme la considère toujours, c'est vrai, comme inférieure à lui ; il la traite comme telle et lui fait sentir qu'il est son maître ; mais il commence à lui laisser une certaine liberté.

Ainsi, elle peut sortir et se promener seule en ville. Souvent elle est très peu voilée ; quelquefois, elle ne l'est pas du tout. Si quelques-unes ont conservé encore le masque épais, de couleur sombre, tombant jusqu'à la ceinture et couvrant entièrement le visage, la plupart ne portent plus qu'un demi-voile d'une blancheur de neige, sous lequel

La vallée, très large, de la Maritza garde les traces d'inondations récentes. En maints endroits, le sable recouvre encore les arbustes ; la route est tout abîmée. J'arrive à onze heures. Mon gendarme est à six kilomètres derrière.

Ne sachant à qui m'adresser, j'entre au premier poste de soldats que je trouve sur mon chemin, malgré la sentinelle qui voudrait m'en empêcher. Il pleut, je me mets à couvert et je tire ma précieuse lettre de ma sacoche. Un soldat la porte à l'officier de garde. Le fonctionnaire commence à élever le ton et veut me mettre dehors ; je crie plus fort que lui, et je refuse énergiquement de sortir tant qu'on ne m'aura pas rendu ma lettre. De part et d'autre, pantomime très animée.

Au bout de quelques minutes, le soldat revient en faisant des gestes désespérés à ses camarades, qui se taisent comme par enchantement. L'officier arrive bientôt après, encore tout barbouillé de savon et en bras de chemise. Il était en train de se raser quand on lui a remis ma lettre, et il n'a pas même pris le temps d'achever cette opération. C'est lui qui a fait donner l'ordre aux soldats de se taire et de me laisser tranquille où je suis. C'est un tout jeune homme, de belle tournure, parlant un peu le français. Il me prie de l'excuser et de lui permettre d'endosser sa tunique. Puis il se met à mes ordres, et nous allons ensemble chez le gouverneur d'Andrinople, Edim-Pacha, que nous ne voyons pas. Il est encore couché, lui aussi, et je le regrette infiniment. Il paraît que c'est un personnage très influent et de grande valeur, malgré ses quatre-vingt-dix ans. C'est à son énergie et aux mesures rigoureuses qu'il a prises que la forêt de Sinékli doit sa sécurité actuelle.

L'aimable officier me fait conduire ensuite par mon gendarme au restaurant de « Roumélie », où je trouve, avec un plaisir facile à comprendre, bon lit et bonne table. Je me promets d'en profiter, car j'ai grand besoin de me refaire.

Je passe à la poste et au télégraphe ; ici encore, rien pour moi. Je vais à la gare prendre ma malle ; la gare est fermée. Est-ce de la guigne !

*Jeudi (4 mai)*

Il pleut à torrents. Impossible de sortir par un temps pareil. C'est une journée perdue pour moi. Le soir, je suis de nouveau seul : mon compagnon est reparti pour Paris par le train de cinq heures.

Pour changer un peu, je vais dîner chez *Leidinger*, restaurant de bonne renommée, près de l'Opéra. Je constate qu'il n'est pas au-dessous de sa réputation. On y paye d'ailleurs très cher, il doit donc être très chic.

Deuxième tournée chez Ronacher. Je ne m'y ennuie pas plus que la veille.

Minuit – Je rentre me coucher. Il pleut toujours, et il fait en plus un froid très vif.

*Vendredi (5 mai)*

Toujours pas de nouvelles de ma prolongation, et mon congé finit dans cinq jours. À tout hasard, je retourne à l'ambassade : on a peut-être reçu pour moi quelque chose à ce sujet.

Mais je ne trouve personne. Il est onze heures, et les bureaux n'ouvrent qu'à une heure pour fermer à trois heures et demie. C'est un peu court, à mon avis, et c'est donner bien peu de temps aux nationaux de passage qui peuvent avoir à régler une affaire pressante.

Je cours chez l'attaché militaire. Heureusement, il est là aujourd'hui et me reçoit fort gentiment. Il me retient à dîner pour une heure. À une heure précise, j'arrive, suivant la consigne ; à une heure cinq nous sommes à table, à une heure et demie c'est fini, à une heure trois quarts le capitaine court à l'ambassade, et, cinq minutes plus tard, je prends congé de madame la baronne. Ce qu'on doit faire de choses dans une journée, à cette allure-là !

L'attaché militaire m'a conseillé de téléphoner au ministère pour avoir des nouvelles de ma prolongation ; c'est, dit-il, le seul moyen d'être renseigné à temps.